

BULETIN LITÉRAIRE

Supplément Bibliographique du BULETIN DES SOMMAIRES

CAUSERIE

La méthode scientifique de la science (500)

(A propos d'une brochure intitulée : *Plan méthodique pour la construction d'une science nouvelle et la reconstruction d'une science ancienne*, par M. François David, docteur en droit).

L'auteur de cette brochure a beaucoup insisté pour que j'en fasse l'objet d'un article, et j'avoue que je me suis un peu défendu. Si je me suis défendu ce n'est point que la question ne m'eût paru importante à première vue. C'est au contraire parce qu'elle me semblait trop importante et que je reculais devant la difficulté. Je me suis cependant décidé, et cela pour deux raisons : d'abord à cause de la haute utilité de l'invention exposée, ensuite parce que M. David rencontre, je l'ai constaté, l'hostilité, la conspiration du silence, auxquelles se heurte habituellement en France, tout auteur d'une idée nouvelle.

Puisque les *misonéistes*, ou ennemis de la nouveauté, s'entendent d'instinct, il est du devoir des *filonéistes* ou amis du neuf, de s'assister mutuellement et délibérément.

La question traitée par M. David est intéressante, ai-je dit. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de la constitution de l'économie intérieure des sciences. Or, les sciences sont de gros personnages à notre époque : elles sont les reines de nos sociétés civilisées modernes.

Une première question est posée par le titre même du travail de M. David : Construire des sciences nouvelles, reconstruire des anciennes ! On peut donc ne pas savoir comment constituer une science nouvelle ? Il y a donc des sciences qui sont mal constituées ? Il n'existe donc pas une science des sciences, une méthodologie commune à ces entités ? M. David affirme que non.

« Quand on s'arrête, dit-il, à considérer l'ensemble des connaissances humaines, on aperçoit, en dehors des sciences plus ou moins bien constituées, une infinité de matériaux qui gisent pêle-mêle dans les encyclopédies, dans les livres, dans les revues, dans les journaux. Si l'on reporte ses regards sur la façon dont les sciences se développent, on voit que des milliers de penseurs, travaillant sans direction précise, continuent à accumuler dans le champ scientifique, des notions dont l'utilité n'apparaît pas toujours. Et tandis que certaines parties du savoir sont creusées plus que de raison, il est des coins de la nature qu'on ne songe pas à étudier, alors que leur connaissance devient nécessaire au progrès général. Bref, on s'apprête à construire un édifice immense et le plan de l'architecte fait défaut.

Etre l'architecte des sciences, voilà ce à quoi prétend M. David. C'est une noble ambition, et je ne vois pas pourquoi elle serait taxée d'outrecuidance. Parce qu'il est jeune, inconnu et Français ? Jeune, cela lui passera, du moins, je l'espère. Inconnu, les hommes les plus illustres ont commencé par là, et fini souvent aussi, hélas ! car plus d'une gloire n'est éclose qu'après la mort du glorieux. Français, c'est, en effet, un défaut grave en France. On réussit cependant, quelques fois, quand même.

« Une science nouvelle », « une science ancienne », dit M. David. Il y a donc plusieurs sciences ? Cela, nous le savons, puisque nous entendons parler constamment de la chimie, de la physique, de la botanique, de l'astronomie, de la biologie, de la sociologie, etc. Mais, d'autre part, nous entendons non moins souvent, évoquer la Science, au singulier. Quel rapport y a-t-il entre la Science et une science ? Qu'y a-t-il de commun entre les diverses sciences ? Qu'entend-on par la Science et par une science ?

Il y a là un point de terminologie qui n'est pas bien éclairci, et qu'embrouille singulièrement l'usage fait à tort et à travers, du terme science, tant au pluriel qu'au singulier, par des hommes qui n'en connaissent pas la valeur.

Beaucoup de personnes confondent la Connaissance et le Savoir avec la Science. Pour elles, un homme qui sait un grand nombre de choses est un « savant » (1). Au point de vue étymologique, ces personnes ont raison, puisque le français *science*, vient du latin *sciencia*, qui lui-même procède du verbe *scire*, lequel signifie *savoir*.

Autrefois, ces termes étaient, en effet, synonymes, mais il s'est produit, depuis environ un siècle, dans le domaine de la Connaissance, une transformation qui l'a scindé en deux fiefs : celui de l'*Empirisme*, — qui naguère encore s'étendait sur l'ensemble, — et celui de la *Science*, pour lequel on a spécialement réservé le nom de *Science*.

Il y a donc, aujourd'hui, une forme de la Connaissance qui n'est pas de la science, et une autre qui en est. Mais l'une et l'autre sont de la connaissance, et si la bonne logique nous commande de rechercher les points par lesquels l'Empirisme et la Science se distinguent, elle nous ordonne aussi de connaître, au préalable, ceux par lesquels ils se confondent. En d'autres termes, il nous faut définir la Connaissance en général.

Pour le faire, il faut rapeler une distinction logique que M. David mentionne, mais sur laquelle, me semble-t-il, il passe rapidement. La voici : La Connaissance comporte trois éléments : le sujet qui connaît, l'objet qui est connu et le fait de la connaissance (2).

Il résulte de cette distinction que la Connaissance en soi c'est le rapport entre le sujet et l'objet. En termes plus précis : la Connaissance, c'est l'image de l'objet dans l'esprit du sujet. Nous savons maintenant ce qu'est la Connaissance, c'est une idée, une idée objective.

A ces trois éléments nécessaires de la Connaissance on en a ajouté un quatrième, qui n'est qu'accessoire, mais qui devient utile quand, comme nous en ce moment, on veut s'occuper des diverses formes qu'elle affecte. Ce quatrième élément, c'est la méthode de la dite Connaissance.

(1) J'ai beaucoup surpris, une fois, un brave garçon en lui déclarant que Voltaire avait sans doute été un homme très savant, mais n'avait pas été un savant.

(2) Cette distinction est très ancienne, car elle existait sous une forme peu différente dans la philosophie grecque, qui distinguait : le sujet, l'objet et l'acte de la pensée ; d'autre part, Moïse Corduero, kabbaliste du 12^e siècle, l'introduit dans un commentaire du *Zohar*.

Il y a deux principales méthodes de la Connaissance, ce sont justement la méthode empirique et la méthode théorique.

Le terme *empirisme* vient du grec *en peira* : « dans l'expérience ». Il désigne la connaissance des phénomènes ou des choses considérés isolément, sans liens entre eux ; le mot *téorie*, qui procède également du grec, s'applique dans ce cas à la connaissance des mêmes phénomènes ou choses, considérés d'ensemble, distingués, classés, hiérarchisés en raison de leurs dissemblances ou de leurs ressemblances.

La connaissance empirique a été nécessairement la première : avant de rassembler, classer, sérier, hiérarchiser les objets connus, il a fallu qu'il y en eût, et il n'a pu en exister primitivement que par le mode empirique. L'Empirisme est donc l'ancêtre vénérable de la Science, et la plupart des hommes sont encore ses sujets directs. Tous, nous le sommes à certains égards ; car il est des objets pour lesquels nous n'avons que des idées expérimentales et point théoriques.

Quand il y a eu beaucoup d'objets connus, est née cette idée : « Il y a des choses qui ressemblent à d'autres ; il y en a qui en *dissemblent* ». Cette constatation a amené une question : « En quoi consistent la ressemblance et la dissemblance ? » La réponse a été : « La ressemblance consiste dans l'existence de caractères communs dans des objets autres ; la dissemblance consiste dans l'existence de caractères particuliers. » Il peut y avoir des objets *autres* n'ayant que des caractères semblables, alors ces objets sont *identiques* ; il peut y en avoir n'ayant que des caractères dissemblables, et ceux là sont absolument différents. Entre ces deux extrêmes, il y a toute une hiérarchie d'objets dont chacun a des caractères communs avec celui de gauche et celui de droite, avec celui du haut et celui du bas. Cela constitue un enchaînement qui joint les deux extrémités, et le tout forme une série.

Mais on ne peut constater l'existence de caractères semblables ou communs et de caractères dissemblables ou particuliers, qu'à la condition de connaître ces caractères, de les avoir déterminés. Cela ramène à la distinction que j'ai établie précédemment à propos des plans intellectuels. La connaissance empirique de l'objet, c'est le phénoménalisme, la connaissance analytique des caractères communs et des caractères particuliers, c'est l'onoménalisme ; enfin, le groupement des objets en raison de la communauté ou de la particularité de leurs caractères, c'est l'universalisme ou *panphénoménalisme*.

Ajoutons que la méthode d'association des phénomènes et des caractères, c'est la connaissance théorique, c'est-à-dire la Science. Je dis la connaissance théorique et non la théorie parce que l'enchaînement peut se produire en quelque sorte « en l'air », rassembler des hypothèses ne correspondant à aucune réalité, fausses même ; tandis que la Connaissance l'applique toujours à des réalités, qu'elle est toujours se rapporte entre un sujet et un objet. La Science n'est donc pas la théorie pure et simple, mais la théorie appliquée à la Connaissance.

La Science, ai-je dit. Nous nous trouvons ici en face d'une amphibologie. La Science dont je viens de parler est une certaine modalité de la Connaissance, mais le terme a une autre acception qui est : « l'ensemble des choses connues théoriquement ». L'amphibologie devient même de la tribologie si l'on cherche à établir la distinction entre la Science, une science et les sciences.

La science, dans le second cas, signifie l'ensemble de la connaissance théorique, c'est-à-dire ayant pour

objet la Nature entière ; tandis qu'une science est la même connaissance théorique s'appliquant à une partie de la Nature, et que les sciences doivent s'entendre de la collectivité des sciences partielles. La distinction entre la science et les sciences consiste en ce que la Science, connaissance de la Nature entière est un simple postulat, un devenir compris, mais qui ne sera jamais réalisé : des champs inexplorés se présentant sans cesse devant l'esprit humain ; tandis que le terme les sciences indique une idée objective, celle des sciences déjà faites, s'appliquant aux parties connues théoriquement de la même Nature.

Nous sommes, en apparence, loins de l'invention de M. David, nous n'avons fait au contraire qu'en préparer la compréhension.

M. David dit qu'il nous apporte la méthode propre à la construction d'une science nouvelle et à la reconstruction d'une science ancienne. Une science ! Laquelle ? N'importe laquelle semble-t-il. Toutes alors ! La méthode est donc propre à la construction des sciences en général, et par suite à la construction de la science *unique*, celles dont les autres ne sont que des provinces.

L'idée de M. David est d'ordre substantiel et non d'ordre phénoménal, on ne peut l'aborder de front, la prendre d'assaut. — Le tort de son concepteur a été, me semble-t-il, de croire que cela était possible. — Il faut, pour y pénétrer, s'en approcher peu à peu, tracer des lignes de circonvolution. Ces lignes de circonvolution sont des idées prises dans le monde sensible qui, peu à peu, nous amèneront aux idées substantielles.

J'ai dit que la Connaissance était l'image de l'objet dans l'esprit du sujet ; on peut par suite établir une analogie entre cette image intellectuelle et l'image lumineuse que rend notre rétine quand nous regardons un paysage. Or, nous pouvons regarder ce paysage à travers une fenêtre divisée en un certain nombre de carreaux. Il en résulte que nous voyons à travers chacun de ces carreaux, une partie du paysage considéré.

Mais cette fenêtre ne nous permet de voir qu'un des côtés du pays qui nous entoure. Pour le voir en entier, il nous faudrait être placé dans un observatoire circulaire. Chacune des fenêtres, tournée vers un des points de l'horizon, nous donne l'idée d'une des sciences composant la science générale ; chacun des carreaux de chaque fenêtre nous fait penser à l'une des divisions de l'une de ces sciences.

On peut ensuite supposer que ces carreaux sont eux-mêmes divisés en carés de plus en plus petits, jusqu'à ce que l'on arrive à ne percevoir qu'un point dans chacun d'eux.

Supposons maintenant que nous veuillions faire un dessin de ce que voient nos yeux. Nous placerons devant nous, un papier quadrillé de la même manière que la fenêtre à travers laquelle nous considérons le paysage, et nous inscrirons un point dans chacun des carés du papier correspondant à ceux par lesquels la lumière nous parvient colorée, laissant vides ceux à travers lesquels nous la percevons blanche. Cela fait, nous aurons sur le papier, une image approximative du paysage considéré.

Ce que nous venons de décrire est exactement ce qui se pratique pour ce qu'on appelle la « mise en carte » du tissage à la Jacquard. Chacun des points mis dans un des petits carés indique qu'il faut faire lever le fil de chaîne correspondant, afin que la trame passe dessous ; chacun de ceux qu'on laisse vides, indique qu'il ne faut pas faire lever l'autre fil correspondant, afin que la trame passe dessus. On

arrive ainsi à tracer sur le tissu de véritables lignes droites ou courbes. La figure suivante donnera une idée de la division de la fenêtre et de celle du papier.



(Un caré c'est l'espace compris entre quatre points)

Un proverbe populaire dit, avec justesse, que « comparaison n'est pas raison », c'est vrai dans le cas qui nous occupe comme dans beaucoup d'autres ; cependant, nous allons voir que cela nous permet de comprendre l'idée substantielle de M. David.

Déterminant un objet dont il veut faire une étude théorique, afin d'en construire une science spéciale, M. David le considère sous trois aspects qui sont les suivants : 1° L'objet en soi : si c'est un objet matériel la manière dont il se fait connaître à nos sens, c'est-à-dire son apparence, son étendue, sa forme, sa pesanteur, sa densité, sa dureté ; 2° l'évolution de l'objet, c'est-à-dire ses transformations ou changements d'état, ses changements de place dans l'espace et dans le temps ; 3° sa mesure, c'est-à-dire ses dimensions relatives à celles d'autres objets, son poids également relatif, sa densité relative, le nombre de ses parties, le nombre, l'étendue et la durée de ses évolutions. Par comparaison, cela nous représente les trois grands carés de notre figure.

M. David fait de l'étude de chacun de ces trois aspects l'objet d'une science spéciale, et il les nomme : *statuscience* ou « science de ce qui est » *évoluscience* ou « science des évolutions », *métruscience* ou « science des mesures ». Je crois devoir critiquer cette terminologie. Le terme *science* étant appliqué à la connaissance générale d'un objet, laquelle comporte les trois aspects, la répétition du mot en ce qui concerne chacun de ceux-ci peut causer de la confusion. J'aurais préféré l'emploi du mot *gnose*, qui est synonyme, puisqu'en grec il signifie connaissance. Nous aurions ainsi l'*entognose*, la *cinématognose*, la *métrognose*, constituant les trois éléments de la science. En attendant rectification s'il y a lieu, je raisonnerai avec les termes de M. David.

Chacune de ces sciences spéciales se subdivise en sept aspects, répartis en trois groupes : l'un de deux, l'autre de trois, et le dernier encore de deux.

Ici je m'arrête un peu surpris $3 + 7 = 10$. Cela ressemble aux dix *séfiroth* de la Kabbale. M. David, qui a écrit un livre sur le « Droit augural chez les anciens Romains », serait-il un oculiste, ou n'y a-t-il là qu'une rencontre fortuite ? Les trois sciences spéciales qui forment la science ou une science ont une grande ressemblance avec les trois premières *séfiroth* ou nombres : la *Couronne* ou Etre, la *Sagesse* et l'*Intelligence*. La seconde et la troisième, dérivant de la première, sont le père et la mère du fils aîné de Dieu, qui est la Connaissance ou la Science.

Les sept autres *séfiroth* dites « de la construction » parce qu'elles servent plus immédiatement à l'édification du monde, — c'est-à-dire à sa connaissance, — et qui se répartissent aussi en trois groupes, ont également une grande ressemblance avec les divisions de la Statuscience, de l'Evoluscience et de la Métruscience.

Si M. David a pris ses nombres dans la Kabbale ce n'est pas un motif pour repousser a priori son système ; mais si ce système est vrai, ce sera une raison de plus pour attacher de l'importance à l'antique Sagesse.

Arrivé à ce point, je dois formuler une critique importante. Jusqu'à ce moment, j'ai bien suivi et compris le système de M. David ; à présent, je ne comprends plus, ou, du moins, je ne comprends plus que difficilement. Pour exposer son système, M. David a dressé un tableau formé de trois colonnes verticales en tête desquelles il a placé les noms des trois sciences spéciales, puis il a mis au-dessous l'indication des sept aspects de chacune d'elles. En voici le schéma :

ÉVOLUSCIENCE	STATUSCIENCE	MÉTRUSCIENCE
1	1	1
2	2	2
—	—	—
3	3	3
4	4	4
5	5	5
—	—	—
6	6	6
7	7	7

Je n'ai pas pu bien comprendre les définitions représentées par les chiffres que j'ai inscrits à la place. Il me semble qu'il devrait y avoir des termes généraux pour les lignes horizontales comme il y en a pour les colonnes verticales. La ligne des 1, par exemple, devrait être une même manière de considérer l'Evoluscience, la Statuscience et la Métruscience. De même pour toutes les autres lignes. Faute de ces termes généraux, il m'a été à peu près impossible de me rendre compte.

Si M. David veut bien me le permettre, je ferai à ce sujet une suggestion : celle d'appeler le premier groupe de deux : l'étude phénoménaliste ; le groupe de trois, du milieu : l'étude universaliste ou *panphénoménaliste*, et le troisième, de deux : l'étude nouménaliste ou de la substance. Nous pourrions avoir ainsi : la *Fénoménognose*, la *Panognose* et la *Nouménognose* ; nous pourrions même aboutir à une sorte de notation algébrique, dont les symboles seraient : E = Evoluscience, S = Statuscience, M = Métruscience, F = Fénoménognose, P = Panognose, N = Nouménognose. Nous dresserions ensuite le tableau suivant :

	Evoluscience	Statuscience	Métruscience
Fénoménognose	{ EF. 1	SF. 1	MF. 1
	{ EF. 2	SF. 2	MF. 2
Panognose	{ EP. 1	SP. 1	MP. 1
	{ EP. 2	SP. 2	MP. 2
	{ EP. 3	SP. 3	MP. 3
Nouménognose	{ EN. 1	SN. 1	MN. 1
	{ EN. 2	SN. 2	MN. 2

La compréhension deviendrait alors facile. Prenant d'abord à part nos six premiers symboles (EF, SF, MF), nous leur attribuerons les valeurs suivantes :

SF 1 = Tout ce qui est relatif à l'objet de la science considéré dans sa manifestation sensible pour l'Imagination (objet extérieur) ou le Génie (objet intérieur), c'est-à-dire la conception d'aspect non déterminé, d'étendue non déterminée, de poids non déterminé, de forme non déterminée. Quand l'objet de la science est une idée, les quatre conceptions d'aspect, d'étendue, de poids et de forme ont leurs analogues. SF 1 pourrait se définir en un mot : la *Révélation*.

SF 2 = La conception seconde de l'objet, l'examen de son image imprimée dans la Mémoire, la conception de la forme dans l'espace et dans le temps. SF 2 c'est la *Détermination*.

Révélation et Détermination, voilà les deux aspects de la Statuscience restreinte au Phénomène. Passons à l'Evoluscience.

EF 1 = Tout ce qui a trait à la sensation conçue de la modification dans l'espace, le temps, le poids, la forme. EF 1, c'est le mouvement.

EF 2 = La conception seconde du changement, l'idée d'étendue, de durée, de succession. L'objet change de place, change de poids, change d'époque, change de forme. EF 2, c'est le *changement*.

Mouvement et Changement sont les deux aspects de l'Evoluscience restreinte au Phénomène. Arrivons à la Métruscience.

MF 1 = La sensation conçue de la pluralité et de l'unité, — l'unité est engendrée par la pluralité, — dans l'aspect, l'espace, le temps, le poids, la forme, le mouvement, le changement de l'objet. MF 1, c'est la *Division*.

MF 2 = La conception du nombre, ce qui entraîne la détermination des unités qui doivent être divisés, à savoir l'aspect, l'espace, le temps, le poids, la forme, le mouvement, le changement. MF 2, c'est la *Numération*.

Division et Numération sont les deux aspects de la Métruscience au point de vue phénoménal. Si maintenant, nous groupons ensemble EF 1, SF 1, MF 1, et d'autre part EF 2, SF 2, MF 2, nous constatons que le premier a pour nom général, *Sensation*, et le second, *Conception*.

Je ne puis, pour les deux autres groupes de symboles : SP, EP, MP, d'une part, SN, EN, MN, d'autre part, entrer dans les mêmes explications détaillées ; cela pour diverses raisons. Je me bornerai à dire que le groupe N serait celui de l'idée de l'objet dégagé de tout support, envisagé aux points de vue de la substance, de la vie et de la totalité ; que le groupe P serait celui de la combinaison de la substance avec la stance, de la vie avec le changement de la totalité avec le nombre, ayant pour pivot en EP2, SP2 et MP2, particulièrement en SP2, l'harmonie de la connaissance théorique de l'objet.

Quand je vous disais que la matière était difficile, — come d'ailleurs tous les maniements d'abstractions. — J'ai eu beau ne m'approcher de la place qu'en traçant des circonvolutions ; maintenant que j'y ai pénétré, je me demande si j'ai entraîné le lecteur avec moi ; en d'autres termes si je suis parvenu à me faire comprendre.

Il faut cependant que je complique encore la chose. Ce que j'ai décrit se rapporte à un tableau plat, qui est l'espace sur deux dimensions : la hauteur et la largeur, les colonnes verticales et les lignes horizontales. L'objet d'une science et celui de la Science a trois dimensions come une chose volumineuse. A la hauteur et à la largeur, il nous faut ajouter l'épaisseur ou la profondeur, et cette épaisseur ou profondeur se divise elle-même. Nos carés deviennent ainsi des cubes, dont chacun est une sorte de boîte contenant la connaissance d'un aspect particulier de la question. Chacune de ces boîtes est en communication avec les six autres qui l'entourent ; ce qui signifie que son contenu a des caractères comuns avec celui de chacune desdites six autres. Et nous nous trouvons ainsi, de nouveau, en face du nombre 7.

Il me semble que le nombre des divisions de l'épaisseur pourrait encore être de sept ; de même la Statuscience pourrait se diviser en trois dans le sens de la largeur, l'Evoluscience et la Métruscience chacune en deux, et cela ferait de nouveau sept. Le nombre total des boîtes cubiques serait alors de 343,

ce qui achèverait le caractère kabbalistique, puisque $3+4+3=10$.

Je demande pardon à M. David si j'ai ainsi un peu critiqué son œuvre, et même collaboré avec lui sans sa permission. C'est parce que son invention méthodologique me paraît être d'une importance capitale, que je la voudrais parfaite et accessible à tous. Si mon lecteur bienveillant veut, en éfet, y réfléchir il reconaitra la haute utilité d'une semblable méthode pour constituer non seulement une science, mais la Science générale. Grâce à cette méthode, le spécialiste qui étudierait un objet et le philosophe encyclopédiste qui s'occuperait du grand et unique Objet, ne pourraient laisser échapper aucun aspect. Il leur faudrait remplir chacune de ces boîtes, qui elles-mêmes pourraient se subdiviser à l'infini. De plus l'étude d'une science donnerait la clé de toutes les sciences et celle de la Science générale. Un spécialiste pourrait ne pas connaître les sciences autres que la sienne, mais il saurait, par celle-ci, sur quel plan général elles sont construites, quelle est leur théorie comune, et quand il aurait besoin d'y pénétrer pour des raisons de voisinage, il en connaîtrait les chemins.

Je voudrais pouvoir trouver le temps de faire application de la méthode de M. David, à la science que je connais à peu près, laquelle est l'économie politique. Je suis convaincu que je découvrirais des choses que j'ignore, et qu'aucun maître n'a encore enseignées.

Cette méthode ne serait pas seulement utile pour la construction d'une science ; elle le serait aussi pour son enseignement. Partant d'un point qu'il aurait choisi pour son commencement, — car l'enseignement doit être rationnellement acomodé au caractère : phénoménaliste, universaliste, nouménaliste ou mixte de l'élève, et même du professeur, — le professeur marcherait en spirale, afin d'aborder tous les points au fur et à mesure qu'ils se présenteraient.

La méthode de M. David pourrait être encore un puissant instrument mnémorique ; enfin le système de notation qu'elle comporte serait peut-être préférable à celui, si ingénieux inventé par M. Melville-Dewey pour le classement bibliographique.

Je n'ai donné qu'une idée générale et imparfaite de l'invention, — je ne pouvais faire autrement. — Je souhaite cependant que cet exposé ait, come d'autres que j'ai tracé, la bonne fortune d'appeler l'attention d'hommes plus compétens que moi. L'œuvre de M. David peut vraisemblablement être développée, perfectionnée. Il n'en aura pas moins l'honneur d'avoir pondu l'œuf... A moins que, come certains indices permettent de le supposer, il l'ait découvert dans les ruines dédaignées de l'édifice antique de la Sagesse, et qu'il l'ait simplement couvé à nouveau. La gloire n'en serait pas moins grande.

Un dernier mot. Il en est des systèmes come des personnes et des choses : ils ne peuvent faire leur chemin dans le monde qu'à la condition d'avoir un nom qui les désigne. Si M. David veut bien m'accepter come parain de l'enfant de son esprit, — de sa Minerve, — je proposerai de l'appeler : la *Gnosotéchnique*. C'est en éfet l'art de la Science qu'il a découvert.

Ch.-M. LIMOUSIN.

P. S. Je tiens la brochure de M. François David à la disposition des lecteurs en échange d'un cachet.